



Le Casque d'Opa

Géraldine Elschner / Fred Sochard

1

Le voilà chez moi, le vieux casque, tout rouillé par le temps, tout noirci par la terre dans laquelle il a dormi si longtemps. Je plantais un petit chêne dans la prairie lorsque ma pelle l'a réveillé ce matin...

2

Ce petit chêne, je l'arrose depuis des années déjà.

Le jour où je l'ai trouvé au bord du Rhin, ce n'était qu'un gland qui commençait à germer.

– Mets-le en terre, il va pousser ! m'a dit Opa.

Opa Franz, c'est mon grand-père allemand. Il habite de l'autre côté du Rhin, une petite maison près de la forêt. Je passe toutes mes vacances là-bas. Papi Jean, lui, vit dans une ferme, juste à côté de chez nous.

Cette année-là, je suis revenu de chez Opa mon pot de fleurs sous le bras. Mais mon arbuste y a tellement grandi qu'aujourd'hui, j'ai voulu le planter en pleine terre, chez Papi.

3

– On va le mettre ici, le long du champ de blé, a proposé Papi. Il sera bien entre les peupliers.

Je me suis mis à creuser. Mais soudain, j'ai senti quelque chose de dur sous ma pelle. Était-ce un trésor ?

Papi s'est penché et a déterré un drôle d'objet tout rond.

Longtemps, il l'a tourné et retourné dans ses mains. Il avait l'air ému. Pourquoi ? Je ne comprenais pas.

– C'est un casque, a fini par dire Papi. Un vieux casque de soldat.

– De soldat ???

4

Papi l'a frotté du revers de sa manche.

– Oui, un soldat de 14-18. La guerre est finie depuis longtemps, mais la terre regorge encore de mauvais souvenirs. J'en retrouve souvent dans les champs en labourant. Ici, c'était la ligne de front, au plus dur de la bataille. Mon grand-père Émile y était.

J'ai posé ma pelle.

– Et le grand-père d'Opa Franz aussi ?

– Oui, il s'appelait Oskar. Sur les photos, il a une grosse moustache de dompteur de cirque. Émile, lui, avait l'air d'un gamin avec son visage tout fin et ses oreilles en feuilles de chou ! Ils se sont battus au même endroit tous les deux... J'ai retrouvé les lettres d'Émile au grenier. Mamie les avait conservées.

– Qu'est-ce qu'elles racontent ?

Il s'est assis sous le grand peuplier.

– Eh bien voilà...

5

En août 1914, le soleil brille, les épis sont dorés. Mais au lieu d'aller faire la moisson, grand-père Émile doit aller faire la guerre. C'est la mobilisation générale, tous les hommes se retrouvent sur la place du village. Certains partent en chantant défendre la patrie.

Lui s'en va la mort dans l'âme. Son fils Gérard – mon père – vient de naître.

Il voudrait le voir grandir. Il voudrait faucher les blés qu'il a semés.

C'est dur de tout quitter.

6

Au front, il se retrouve aux premières loges, juste en face de l'ennemi qui, au fond de son trou, a sûrement aussi peur que lui. Chacun dans sa tranchée. Entre eux, les barbelés du no man's land.

Et le cauchemar commence...

La vie dans ces boyaux creusés dans la terre, interminables et gorgés d'eau, où on se cache, où on mange, où on dort – où on meurt aussi.

Et puis la pluie, le vent, la boue, et tout autour, les tirs de mitrailleuses et d'obus, comme un orage qui n'en finit plus.

7

Entre deux combats, assis sur un coin de paille, les soldats se reposent tant bien que mal. Certains écrivent à leur famille, d'autres ouvrent les colis tant attendus. On se fait un bouillon Kub. On fume la pipe pour se réchauffer.

Grand-père Émile, qui a toujours été champion de cartes au village, joue avec ses camarades de tranchées comme avant au bistrot. D'une main sûre, il coupe, il pioche et bat tout le monde, même les gradés !

Mais trèfle ou carreau, peu importe. Ici, dans l'abri, on gagne, on perd, c'est pour du beurre.

Pas comme là-haut où on se bat pour de bon, pour sauver sa peau.

8

Les mois passent, le froid s'installe, la neige remplace la pluie – et l'enfer continue.

Dans leurs trous à rats, les hommes sont gris de la tête aux pieds, de souffrance, de misère, de boue, de poussière. Et ils sont gelés, leurs pieds. Quant à leur tête, elle a du mal à suivre. On dirait des robots.

Leurs bras tiennent les fusils, leurs jambes courent comme elles peuvent. Leur cœur, lui, est ailleurs...

S'ils battent toujours les cartes entre deux attaques, c'est avant tout pour oublier, pour essayer d'oublier, le temps d'une partie, le terrible jeu de casse-pipe qui se joue là-haut. La bataille semble sans fin.

Qui les sortira de là ?

9

Papi s'est tu un long moment avant de continuer.

- Le carnage a duré quatre ans. Quatre longues années à s'entredéchirer... Quand l'armistice a été signé en novembre 1918, il y avait des millions de morts et de blessés de chaque côté. Tant de vies fauchées ! Partout, ce n'était plus que ruines, des troncs d'arbres calcinés, des paysages lunaires criblés de cratères où plus rien ne poussait à part les coquelicots, comme des gouttes de sang sur la terre meurtrie.
 - Et ton grand-père ?
 - Il est revenu. Blessé. Cassé. Le cœur en miettes.
 - Et le grand-père d'Opa Franz ?
 - Rentré, lui aussi. Avec une jambe de bois.
-

10

Sur mes genoux, je tenais toujours le vieux casque rouillé, réveillé après tant d'années.

Qui protégeait-il alors, au fond de sa tranchée ? Le fin visage du papi de Papi ? Les grosses moustaches de l'Opa d'Opa ? Je les voyais, tous les deux face-à-face, sous un ciel de feu...

S'ils avaient su qu'un jour, après une nouvelle guerre, après une nouvelle paix, leurs pays deviendraient amis et que les enfants des enfants de leurs enfants se marieraient entre eux !

S'ils avaient su qu'un jour, leurs sangs mêlés couleraient dans mes veines...

11

– Allez, viens, ton arbre nous attend, a dit Papi. Et il a repris sa pelle pour creuser la terre.

Un peu plus tard, mon petit chêne était droit comme un « i » au bord du champ de blé.

Alors je suis rentré à la maison avec sous le bras... le casque d'OPAPI.

Il sera bien chez moi.

Fernand Léger et la Grande Guerre

La Grande Guerre

C'est ainsi que l'on nomme la Première Guerre mondiale, qui a lieu du 4 août 1914 au 11 novembre 1918. La plupart des pays de l'époque sont engagés dans cette guerre totale et meurtrière, une guerre dans les tranchées qui dure quatre ans. Cette guerre est une vraie boucherie, faisant environ neuf millions de morts dont un million et demi de Français. On compte aussi de très nombreux blessés, les « gueules cassées ». Les dégâts matériels sont considérables en France et en Belgique, là où les combats se sont déroulés pendant quatre ans.

Pour toutes ces raisons, on espérait alors que ce serait « la der des ders », mais les hommes ont écrit une autre histoire...

Les artistes et la guerre

Fernand Léger, André Derain, Georges Braque, Raoul Dufy en France, Otto Dix ou Franz Marc en Allemagne, les peintres sont nombreux à partir à la guerre, avec plus ou moins d'enthousiasme et d'illusions. L'écrivain Blaise Cendrars s'engage : il a le bras droit arraché en 1915. Le poète Guillaume Apollinaire s'engage lui aussi. Il est blessé à la tête en 1916. Paul Éluard, Louis Aragon et tant d'autres, jeunes alors, sont mobilisés et découvrent l'horreur de la guerre.

Leur vision du monde en est profondément modifiée, ainsi que leur conception de l'art. Le spectacle des sites dévastés, retournés sens dessus dessous, des constructions pulvérisées, des ruines, des trous d'obus ; la métamorphose des hommes en machines à tuer, leur aspect méconnaissable quand ils sont disloqués : après cette expérience bouleversante, ni leur inventivité, ni leur solidarité, rien ne sera plus comme avant.

Des joueurs de cartes à la guerre ?

Eh oui, la guerre n'empêche pas de jouer aux cartes, bien au contraire, pour oublier la peur et l'éloignement des proches, famille et amis. Pour se divertir momentanément de l'horreur. Léger a d'abord représenté les joueurs de cartes sur des dessins réalisés à la mine de plomb en 1916.

« Pendant que les gars jouaient aux cartes, je restais à côté d'eux, je les regardais, je faisais des dessins, des croquis, je voulais les "saisir". » On y voit le gourbi, seaux et pelles des sapeurs. Les hommes, au visage schématisé, « tapent le carton », représentés dans la posture et la gestuelle des joueurs de cartes.

Il s'inspire de ces dessins pour réaliser en 1917 un grand tableau, *La Partie de cartes*. Les soldats, dénués de physionomie et de regard, se décomposent en cônes, tiges, pyramides, cylindres, réduits à des éléments mécaniques. De style cubiste par la décomposition des formes et la fragmentation des objets, ce tableau exprime les sentiments intimes des poilus et les effets moraux destructeurs qu'ont sur eux les combats.

Opapi, c'est un drôle de nom !

Oui ! OPA + PAPI = OPAPI. Autrement dit, les mots « grand-père » en allemand et en français réunis en un seul nom. C'est un peu une façon de réconcilier Émile et Oskar qui ne sont autres que mes deux grands-pères : le père de ma mère, qui était française, et le père de mon père, qui était allemand. Cette histoire est donc mon histoire... En 1914, ils ont combattu l'un contre l'autre, et dans la même région, les Flandres, où je suis née. Là comme à Verdun, dans la Somme et ailleurs, tout a été réduit en cendres. Un vrai paysage lunaire, comme le raconte Papi Jean... G. E.

Et les coquelicots ?

Ils fleurissaient parmi les arbres calcinés dans la terre retournée par les obus, comme des petites gouttes de sang, et sont devenus le symbole du souvenir des combattants. Un soldat anglais en parle dans un poème écrit au front et devenu célèbre : *In Flanders fields the poppies grow...* Certains troncs d'arbres morts sont toujours debout aujourd'hui, derniers témoins de ces terribles batailles des tranchées. G. E.

Fernand Léger était-il dans ces tranchées ?

Oui, il y a fait beaucoup de croquis et en a peint plusieurs tableaux après la guerre. Son style cubiste exprime bien la désolation des soldats qui vivaient là dans le froid, la boue, la peur. Ils ont l'air éclatés, découpés en formes géométriques comme s'ils n'étaient plus des hommes mais des machines, des robots. J'y vois mes deux grands-pères... Pour eux, j'ai vraiment planté en France, là où ils se sont battus, un petit chêne trouvé en Allemagne : petit symbole de la paix retrouvée. Il mettra un siècle à pousser, comme dit Léger ! G. E.

Des soldats aux robots

Léger ne montre pas de l'extérieur les effets de la guerre sur les hommes, il les fait ressentir, percevoir dans le traitement plastique du tableau : les hommes devenus machines, dans un univers chaotique. Dans le récit, il y a une évolution des soldats jusqu'au moment où « on dirait des robots ». Comme Léger, j'ai essayé de faire sentir cela dans le dessin : il est rond et coloré le jour de la mobilisation, puis la couleur s'assombrit dans la tranchée, le trait se raidit, se « robotise » dans l'abri et la partie de cartes (inspirée des croquis de guerre, plus figuratifs), et enfin ce sont les « robots » dans la neige (plus proches du tableau). Au-delà de la guerre, l'univers de Léger est présent dans tout le livre. Pour la partie contemporaine, j'ai aussi voulu donner à voir le Fernand Léger de la maturité, peintre des loisirs et du bonheur de vivre. F. S.
